

**УИЛЪЯМ
ШЕКСПИР**

LA COMÉDIE
DES MÉPRISES

Уильям Шекспир
La Comédie des Méprises

«Public Domain»

Шекспир У.

La Comédie des Méprises / У. Шекспир — «Public Domain»,

Содержание

NOTICE SUR LA COMÉDIE DES MÉPRISES	5
LA COMÉDIE DES MÉPRISES	7
ACTE PREMIER	8
SCÈNE I	8
SCÈNE II	10
ACTE DEUXIÈME	13
SCÈNE I	13
Конец ознакомительного фрагмента.	16

William Shakespeare

La Comédie des Méprises

NOTICE SUR LA COMÉDIE DES MÉPRISES

Il est peu de comédies qui aient été aussi souvent et aussi diversement reproduites sur la scène que les *Ménechmes* de Plaute; c'est la seule dette que Shakspeare ait contractée envers les auteurs dramatiques de l'antiquité. Mais il a su enrichir l'idée du poète latin par l'apparence nouvelle qu'il lui donne et les incidents qu'il a multipliés. *Les Méprises* sont un vrai modèle d'intrigue. Tout le comique des situations résulte, il est vrai, d'une invraisemblance exagérée encore par Shakspeare; car les deux frères jumeaux ont deux esclaves jumeaux comme eux, et qui portent le même nom. Mais, ainsi que l'observe très-bien M. Schlegel, il n'y a pas de degrés dans l'incroyable; si l'on accorde une des ressemblances, on aura tort de faire des difficultés pour l'autre; et si les spectateurs s'amuse des méprises, elles ne pourront jamais se croiser et se combiner trop diversement. La variété des événements et des rencontres imprévues des quatre frères; le danger que court celui qui se voit arrêté pour dettes, et qui est ensuite enfermé comme fou, tandis que l'autre, voyant sa vie attaquée, est obligé de se réfugier dans une abbaye; deux scènes d'amour et de jalousie sauvent la pièce de l'ennui que pourrait amener l'éclaircissement trop longtemps différé. Malgré toutes les intrigues qui s'entrecroisent, tout est lié dans la fiction, tout s'y développe de la manière la plus heureuse, et le dénouement a quelque chose de solennel par la reconnaissance qui a lieu devant un tribunal auquel préside le prince.

Shakspeare a eu l'art de motiver son exposition; dans les *Ménechmes* de Plaute, elle est faite au moyen d'un prologue; mais ici elle consiste dans le grave récit des douleurs d'un père à qui la constance de ses regrets va coûter la vie.

Peut-être devons-nous être fâchés que Shakspeare n'ait pas conservé le personnage du parasite de Plaute; mais Shakspeare ne connaissait tout au plus Plaute que par une traduction anglaise, et son génie indépendant et capricieux ne pouvait s'astreindre à imiter servilement un modèle. Comme Regnard, de nos jours, il a su introduire dans le cadre de l'auteur latin la peinture de son siècle, en conservant des noms classiques à ses personnages. Il serait plutôt à désirer que, moins entraîné par le vice de son sujet, il eût évité l'écueil des trivialités et quelques plaisanteries grossières, qui cependant sont toujours empreintes de ce cachet d'originalité dont Shakspeare marque ses défauts comme ses beautés.

L'aventure de Dromio avec la Maritome d'Antipholus de Syracuse rappelle naturellement les scènes si comiques de Cléanthis et de Sosie dans *Amphitryon*.

Le reproche de liberté, adressé par quelques critiques à Molière, qui cependant écrivait pour une cour jalouse des convenances jusqu'à la prudence, prouve combien il était difficile de conserver le décorum dans un sujet aussi épineux; et Shakspeare, favori de la cour, était encore plus le poète du peuple.

Si cette comédie, moins intéressante par la peinture des caractères que par la variété des surprises où conduit la ressemblance des jumeaux, est inférieure aux autres comédies de Shakspeare, il faut autant l'attribuer au vice du sujet qu'à la jeunesse de l'auteur; car ce fut une de ses premières pièces. Plusieurs critiques ont même prétendu qu'elle n'avait été que retouchée par lui. Mais il suffirait, pour y reconnaître Shakspeare, de quelques traits de morale qui attestent sa profonde connaissance du cœur humain. Avec quelle adresse l'abbesse qu'Adriana va consulter arrache à sa jalousie l'aveu de ses torts! quels sages avis pour toutes les femmes!

Selon Malone, cette comédie aurait été écrite en 1593; et selon Chalmers, en 1591. – La traduction anglaise des *Ménechmes* de Plaute, par W. Warner, ne fut imprimée qu'en 1595; mais dans

Hall et Hollingshed il est fait mention d'une jolie comédie de Plaute, qu'on dit avoir été jouée dès l'an 1520, et quelques-uns prétendent que c'étaient les *Ménechmes*.

En Allemagne, ce sujet a été traité aussi dès l'origine du théâtre; mais c'est surtout en Italie que ce canevas a été souvent employé.

Nous citerons parmi les imitations françaises celles de Rotrou et de Regnard.

Donner l'analyse de la pièce de Rotrou, c'est donner en même temps l'extrait de celle de Plaute; sa comédie est plutôt une traduction qu'une imitation.

Ménechme Sosicle arrive à Épidamne, lieu de la résidence de son frère, sans savoir qu'il y est établi. Il est émerveillé de s'y voir connu et nommé par tout le monde, accablé des reproches d'une femme qui veut être la sienne, et des caresses d'une autre qui se contente d'un titre plus doux.

Rotrou a un peu adouci le personnage de la courtisane Érotie, dont il fait une jeune veuve qui met de la pruderie dans ses épanchements, et qui permet que Ménechme lui fasse la cour, pourvu, lui dit-elle,

Qu'elle demeure aux termes de l'honneur,
Que mon honnêteté ne soit point offensée,
Et qu'un but vertueux borne votre pensée.

Elle n'ignore pas cependant que Ménechme est marié. Shakspeare a été plus fidèle aux vraisemblances en conservant à ce personnage le caractère de courtisane que lui donne le poète latin.

Regnard a imaginé une autre fable. Ses Ménechmes ne sont point mariés, tous deux veulent l'être et sont rivaux. L'un est un provincial grossier et brutal, qui vient à Paris recueillir la succession d'un oncle. Il a été institué légataire universel, parce que le défunt ignorait la destinée du second de ses neveux, qui avait quitté dès l'enfance la maison paternelle.

Cependant le chevalier Ménechme est à Paris, aux prises avec la mauvaise fortune; une vieille douairière se sent toute portée à changer son sort en l'épousant, et le chevalier ne fait pas le difficile, lorsque son amour pour Isabelle, la propre nièce d'Araminte, lui ouvre les jeux sur l'âge de sa tante. C'est cette même Isabelle que son frère doit épouser, et que Démophon son père a promise à Ménechme, en considération de la succession qu'il vient recueillir. Le hasard instruit le chevalier de cette aventure, et il ne songe plus qu'à souffler à son frère sa maîtresse et son héritage. Peut-être n'est-ce pas là une intention très-morale, et le chevalier nous semble friser un peu les chevaliers des brelans, quoiqu'il se donne, lors de la reconnaissance, un air de générosité en partageant la fortune de l'oncle avec Ménechme, et en lui cédant une de ses deux maîtresses.

On a aussi reproché à Regnard d'être trivial et bas; reproche peu fondé, son comique nous semble au niveau de son sujet; en voulant s'élever, il risquait, comme ses devanciers, de devenir froid et de cesser d'être plaisant. La comédie des *Ménechmes* est une de celles qui servent de fondement à sa réputation.

Nous ne citerons pas la comédie des *Deux Arlequins* de Le Noble, ni *les Deux Jumeaux de Bergame*. Les personnages de nos Arlequins nous semblent fort heureusement choisis pour donner un air de vérité à ces sortes de pièces, à cause du masque qui fait indispensablement partie de leur costume, et de ce costume lui-même, qui prête à l'illusion plus que tout autre.

LA COMÉDIE DES MÉPRISES

PERSONNAGES

SOLINUS, duc d'Éphèse.

ÆGÉON, marchand de Syracuse.

ANTIPHOLUS d'Éphèse,

ANTIPHOLUS de Syracuse, frères jumeaux et fils d'Ægéon et d'Emilie, mais inconnus l'un à l'autre.

DROMIO d'Éphèse,

DROMIO de Syracuse, frères jumeaux et esclaves des deux Antipholus.

BALTASAR, marchand.

ANGÉLO, orfèvre.

UN COMMERÇANT, ami d'Antipholus de Syracuse.

PINCH, maître d'école et magicien.

ÉMILIE, femme d'Ægéon, abbesse d'une communauté d'Éphèse.

ADRIANA, femme d'Antipholus d'Éphèse.

LUCIANA, soeur d'Adriana.

LUCE, SUIVANTE DE LUCIANA.

UNE COURTISANE.

UN GEOLIER.

OFFICIERS DE JUSTICE ET AUTRES.

La scène est à Éphèse

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Salle dans le palais du duc

LE DUC D'ÉPHÈSE, ÆGÉON, UN GEOLIER, *des officiers et autres gens de la suite du duc*

ÆGÉON – Poursuivez, Solinus; accomplissez ma perte, et par votre arrêt de mort, terminez mes malheurs et ma vie.

LE DUC. – Marchand de Syracuse, cesse de plaider ta cause; je ne suis pas assez partial pour enfreindre nos lois. La haine et la discorde, récemment excitées par l'outrage barbare que votre duc a fait à ces marchands, nos honnêtes compatriotes, qui, faute d'or pour racheter leurs vies, ont scellé de leur sang ses décrets rigoureux, défendent toute pitié à nos regards menaçants; car depuis les querelles intestines et mortelles élevées entre tes séditieux compatriotes et nous, il a été arrêté dans des conseils solennels, par nous et par les Syracusains, de ne permettre aucune espèce de négoce entre nos villes ennemies. Bien plus, si un homme, né dans Éphèse, est rencontré dans les marchés et les foires de Syracuse; ou si un homme, né dans Syracuse, aborde à la baie d'Éphèse, il meurt, et ses marchandises sont confisquées à la disposition du duc, à moins qu'il ne trouve une somme de mille marcs pour acquitter la peine et lui servir de rançon. Tes denrées, estimées au plus haut prix, ne peuvent monter à cent marcs; ainsi la loi te condamne à mourir.

ÆGÉON. – Eh bien! ce qui me console, c'est que, par l'exécution de votre sentence, mes maux finiront avec le soleil couchant.

LE DUC. – Allons, Syracusain, dis-nous brièvement pourquoi tu as quitté ta ville natale, et quel sujet t'a amené dans Éphèse.

ÆGÉON. – On ne pouvait m'imposer une tâche plus cruelle que de m'enjoindre de raconter des maux indicibles. Cependant, afin, que le monde sache que ma mort doit être attribuée à la nature et non à un crime honteux¹, je dirai tout ce que la douleur me permettra de dire. – Je suis né dans Syracuse, et j'épousai une femme qui eût été heureuse sans moi, et par moi aussi sans notre mauvaise destinée. Je vivais content avec elle; notre fortune s'augmentait par les fructueux voyages que je faisais souvent à Épidaure, jusqu'à la mort de mon homme d'affaires. Sa perte, ayant laissé le soin de grands biens à l'abandon, me força de m'arracher aux tendres embrassements de mon épouse. A peine six mois d'absence s'étaient écoulés, que prête à succomber sous le doux fardeau que portent les femmes, elle fit ses préparatifs pour me suivre, et arriva en sûreté aux lieux où j'étais. Bientôt après son arrivée elle devint l'heureuse mère de deux beaux garçons; et, ce qu'il y a d'étrange, tous deux si pareils l'un à l'autre, qu'on ne pouvait les distinguer que par leurs noms. A la même heure et dans la même hôtellerie, une pauvre femme fut délivrée d'un semblable fardeau, et mit au monde deux jumeaux

¹ C'était jadis une superstition universelle de croire qu'un grand revers inattendu était l'effet de la vengeance céleste qui punissait l'homme d'un crime caché. Ægéon veut persuader à ceux qui l'entendent que son malheur n'est ici l'effet que de la destinée humaine, et non la peine d'un crime. WARBURTON. D'après cette note, Letourneur traduit: *That my end was wrought by nature and not by vile offense*, par cette phrase: *Ma perte est l'ouvrage de la nature et non la peine d'un crime honteux et caché*. Nous avons adopté une explication plus simple de ce mot *nature*. *Nature* est ici pour affection naturelle... Ægéon est victime de son amour paternel; c'est ce sentiment qui le conduit à Éphèse et qui cause sa mort.

mâles qui se ressemblaient parfaitement. J'achetai ces deux enfants de leurs parents, qui étaient dans l'extrême indigence, et je les élevai pour servir mes fils. Ma femme, qui n'était pas peu fière de ces deux garçons, me pressait chaque jour de retourner dans notre patrie: j'y consentis à regret, trop tôt, hélas! Nous nous embarquâmes. – Nous étions déjà éloignés d'une lieue d'Épidaure avant que la mer, esclave soumise aux vents, nous eût menacés d'aucun accident tragique; mais nous ne conservâmes pas plus longtemps grande espérance. Le peu de clarté que nous prêtait le ciel obscurci ne servait qu'à montrer à nos âmes effrayées le gage douteux d'une mort immédiate: pour moi, je l'aurais embrassée avec joie, si les larmes incessantes de ma femme, qui pleurait d'avance le malheur qu'elle voyait venir, et les gémissements plaintifs des deux petits enfants qui pleuraient par imitation, dans l'ignorance de ce qu'il fallait craindre, ne m'eussent forcé de chercher à reculer l'instant fatal pour eux et pour moi; et voici quelle était notre ressource, – il n'en restait point d'autre: – les matelots cherchèrent leur salut dans notre chaloupe, et nous abandonnèrent, à nous, le vaisseau qui allait s'abîmer. Ma femme, plus attentive à veiller sur son dernier né, l'avait attaché au petit mât de réserve dont se munissent les marins pour les tempêtes; avec lui était lié un des jumeaux esclaves; et moi j'avais eu le même soin des deux autres enfants. Cela fait, ma femme et moi, les yeux fixés sur les objets chers à nos coeurs, nous nous attachâmes à chacune des extrémités du mât; et flottant aussitôt au gré des vagues, nous fûmes portés par elles vers Corinthe, à ce que nous jugeâmes. A la fin, le soleil, se montrant à la terre, dissipa les vapeurs qui avaient causé nos maux; sous l'influence bienfaisante de sa lumière désirée, les mers se calmèrent par degrés, et nous découvrîmes au loin deux vaisseaux qui cinglaient sur nous, l'un de Corinthe, l'autre d'Épidaure. Mais avant qu'ils nous eussent atteints... Oh! ne me forcez pas de vous dire le reste; devinez ce qui suivit par ce que vous venez d'entendre.

LE DUC. – Poursuis, vieillard: n'interromps point ton récit: nous pouvons du moins te plaindre si nous ne pouvons te pardonner.

ÆGÉON. – Oh! si les dieux nous avaient témoigné cette pitié, je ne les aurais pas nommés à si juste titre impitoyables envers nous! Avant que les deux vaisseaux se fussent avancés à dix lieues de nous, nous donnâmes sur un grand rocher; poussé avec violence sur cet écueil, notre navire secourable fut fendu par le milieu; de sorte que, dans cet injuste divorce, la fortune nous laissa à tous deux de quoi nous réjouir et de quoi pleurer. La moitié qui la portait, la pauvre infortunée, et qui paraissait chargée d'un moindre poids, mais non d'une moindre douleur, fut poussée avec plus de vitesse devant les vents: et ils furent recueillis tous trois à notre vue par des pêcheurs de Corinthe, à ce qu'il nous sembla. A la fin, un autre navire s'était emparé de nous; les gens de l'équipage, venant à connaître ceux que le sort les avait amenés à sauver, accueillirent avec bienveillance leurs hôtes naufragés: et ils seraient parvenus à enlever aux pêcheurs leur proie, si leur vaisseau n'avait pas été mauvais voilier; ils furent donc obligés de diriger leur route vers leur patrie. – Vous avez entendu comment j'ai été séparé de mon bonheur, et comment, par malheur, ma vie a été prolongée pour vous faire les tristes récits de mes douleurs.

LE DUC. – Et au nom de ceux que tu pleures, accorde-moi la faveur de me dire en détail ce qu'il vous est arrivé, à eux et à toi, jusqu'à ce jour.

ÆGÉON. – Mon plus jeune fils, et l'aîné dans ma tendresse, parvenu à l'âge de dix-huit ans, s'est montré empressé de faire la recherche de son frère: et il m'a prié, avec importunité, de permettre que son jeune esclave (car les deux enfants avaient partagé le même sort: et celui-ci, séparé de son frère, en avait conservé le nom,) pût l'accompagner dans cette recherche. Pour tenter de retrouver un des objets de ma tendresse, je hasardai de perdre l'autre. J'ai parcouru pendant cinq étés les extrémités les plus reculées de la Grèce, errant jusque près des côtes de l'Asie; et revenant vers ma patrie, j'ai abordé à Éphèse, sans espoir de les trouver, mais répugnant à passer sans parcourir ce lieu ou tout autre, où habitent des hommes. C'est ici enfin que doit se terminer l'histoire de ma vie; et je serais heureux de cette mort propice, si tous mes voyages avaient pu m'apprendre du moins que mes enfants vivent.

LE DUC. – Infortuné Ægéon, que les destins ont marqué pour éprouver le comble du malheur, crois-moi, si je le pouvais sans violer nos lois, sans offenser ma couronne, mon serment et ma dignité, que les princes ne peuvent annuler, quand ils le voudraient, mon âme plaiderait ta cause. Mais, quoique tu sois dévoué à la mort, et que la sentence prononcée ne puisse se révoquer qu'en faisant grand tort à notre honneur, cependant je te favoriserai tant que je le pourrai. Ainsi, marchand, je t'accorderai ce jour pour chercher ton salut dans un secours bienfaisant: emploie tous les amis que tu as dans Éphèse; mendie ou emprunte, pour recueillir la somme, et vis; sinon ta mort est inévitable. – Geôlier, prends-le sous ta garde.

LE GEOLIER. – Oui, seigneur.

(Le duc sort avec sa suite.)

ÆGÉON. – Ægéon se retire sans espoir et sans secours et sa mort n'est que différée.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Place publique

ANTIPHOLUS ET DROMIO *de Syracuse*; UN MARCHAND

LE MARCHAND. – Ayez donc soin de répandre que vous êtes d'Épidaure, si vous ne voulez pas voir tous vos biens confisqués. Ce jour même, un marchand de Syracuse vient d'être arrêté, pour avoir abordé ici, et, n'étant pas en état de racheter sa vie, il doit périr, d'après les statuts de la ville, avant que le soleil fatigué se couche à l'occident. – Voilà votre argent, que j'avais en dépôt.

ANTIPHOLUS, à *Dromio*. – Va le porter au Centaure, où nous logeons, Dromio, et tu attendras là que j'aie t'y rejoindre. Dans une heure il sera temps de dîner: jusque-là, je vais jeter un coup d'oeil sur les coutumes de la ville, parcourir les marchands, considérer les édifices; après quoi je retournerai prendre quelque repos dans mon hôtellerie: car je suis las et excédé de ce long voyage. Va-t'en.

DROMIO. – Plus d'un homme vous prendrait volontiers au mot, et s'en irait en effet, en ayant un si bon moyen de partir.

(Dromio sort.)

ANTIPHOLUS, *au marchand*. – C'est un valet de confiance, monsieur, qui souvent, lorsque je suis accablé par l'inquiétude et la mélancolie, égaye mon humeur par ses propos plaisants. – Allons, voulez-vous vous promener avec moi dans la ville, et venir ensuite à mon auberge dîner avec moi?

LE MARCHAND. – Je suis invité, monsieur, chez certains négociants, dont j'espère de grands bénéfices. Je vous prie de m'excuser. – Mais bientôt, si vous voulez, à cinq heures, je vous rejoindrai sur la place du marché, et de ce moment je vous tiendrai fidèle compagnie jusqu'à l'heure du coucher: mes affaires pour cet instant m'appellent loin de vous.

ANTIPHOLUS. – Adieu donc, jusqu'à tantôt. – Moi, je vais aller me perdre, et errer çà et là pour voir la ville.

LE MARCHAND. – Monsieur, je vous souhaite beaucoup de satisfaction.

(Le marchand sort.)

ANTIPHOLUS *seul*. – Celui qui me souhaite la satisfaction me souhaite ce que je ne puis obtenir. Je suis dans le monde comme une goutte d'eau qui cherche dans l'Océan une autre goutte; et qui, ne pouvant y retrouver sa compagne, se perd elle-même errante et inaperçue. C'est ainsi que moi, infortuné, pour trouver une mère et un frère, je me perds moi-même en les cherchant.

(Entre Dromio d'Éphèse.)

ANTIPHOLUS, *apercevant Dromio*. – Voici l'almanach de mes dates – Comment? par quel hasard es-tu de retour si tôt?

DROMIO *d'Éphèse*. – De retour si tôt, dites-vous? je viens plutôt trop tard. Le chapon brûle, le cochon de lait tombe de la broche: l'horloge a déjà sonné douze coups: et ma maîtresse a fait sonner une heure sur ma joue, tant elle est enflammée de colère, parce que le dîner refroidit. Le dîner refroidit parce que vous n'arrivez point au logis; vous n'arrivez point au logis, parce que vous n'avez point d'appétit; vous n'avez point d'appétit, parce que vous avez bien déjeuné: mais nous autres, qui savons ce que c'est que de jeûner et de prier, nous faisons pénitence aujourd'hui de votre faute.

ANTIPHOLUS. – Gardez votre souffle, monsieur, et répondez à ceci, je vous prie: où avez-vous laissé l'argent que je vous ai remis?

DROMIO. – Oh! – Quoi? les six sous que j'ai eus mercredi dernier, pour payer au sellier la croupière de ma maîtresse? – C'est le sellier qui les a eus, monsieur; je ne les ai pas gardés.

ANTIPHOLUS. – Je ne suis pas en ce moment d'humeur à plaisanter: dis-moi, et sans tergiverser, où est l'argent? Nous sommes étrangers ici; comment oses-tu te fier à d'autres qu'à toi, pour garder une si grosse somme?

DROMIO. – Je vous en prie, monsieur, plaisantez quand vous serez assis à table pour dîner: j'accours en poste vous chercher de la part de ma maîtresse: si je retourne sans vous, je serai un vrai poteau de boutique²: car elle m'écrira votre faute sur le museau. – Il me semble que votre estomac devrait, comme le mien, vous tenir lieu d'horloge, et vous rappeler au logis, sans autre messenger.

ANTIPHOLUS. – Allons, allons, Dromio, ces plaisanteries sont hors de raison. Garde-les pour une heure plus gaie que celle-ci: où est l'or que j'ai confié à ta garde?

DROMIO. – A moi, monsieur? mais vous ne m'avez point donné d'or!

ANTIPHOLUS. – Allons, monsieur le coquin, laissez-là vos folies, et dites-moi comment vous avez disposé de ce dont je vous ai chargé?

DROMIO. – Tout ce dont je suis chargé, monsieur, c'est de vous ramener du marché chez vous, au Phénix, pour dîner: ma maîtresse et sa soeur vous attendent.

ANTIPHOLUS. – Aussi vrai que je suis un chrétien, veux-tu me répondre et me dire en quel lieu de sûreté tu as déposé mon argent, ou je vais briser ta tête folle, qui s'obstine au badinage, quand je n'y suis pas disposé, où sont les mille *marcs*, que tu as reçus de moi?

DROMIO. – J'ai reçu de vous quelques *marques*³ sur ma tête, quelques autres de ma maîtresse sur mes épaules; mais pas mille marques entre vous deux. – Et si je les rendais à Votre Seigneurie, peut-être que vous ne les supporteriez pas patiemment.

ANTIPHOLUS. – Les marcs de ta maîtresse! et quelle maîtresse as-tu, esclave?

² I come in post, I retour, I shall be in post indeed. L'équivoque roule sur le mot *post*, qui veut dire *poste* dans le premier vers et *poteau* dans le second. Avant que l'écriture fût un talent universel, il y avait, dans les boutiques, un poteau sur lequel on notait avec de la craie les marchandises débitées. La manière dont les boulangers comptent encore le pain qu'ils fournissent a quelque chose d'analogue à cet ancien usage.

³ *Mark*, marc et marque. Le calembour est plus exact en anglais.

DROMIO. – La femme de Votre Seigneurie, ma maîtresse, qui est au Phénix; celle qui jeûne jusqu'à ce que vous veniez dîner, et qui vous prie de revenir au plus tôt pour dîner.

ANTIPHOLUS. – Comment! tu veux ainsi me railler en face, après que je te l'ai défendu?.. Tiens, prends cela, monsieur le coquin.

DROMIO. – Eh! que voulez-vous dire, monsieur? Au nom de Dieu, tenez vos mains tranquilles; ou, si vous ne le voulez pas, moi, je vais avoir recours à mes jambes.

(Dromio s'enfuit.)

ANTIPHOLUS. – Sur ma vie, par un tour ou un autre, ce coquin se sera laissé escamoter tout mon argent. On dit que cette ville est remplie⁴ de fripons, d'escamoteurs adroits, qui abusent les yeux; de sorciers travaillant dans l'ombre, qui changent l'esprit; de sorcières assassines de l'âme, qui déforment le corps; de trompeurs déguisés, de charlatans babillards, et de mille autres crimes autorisés. Si cela est ainsi, je n'en partirai que plus tôt. Je vais aller au Centaure, pour chercher cet esclave: je crains bien que mon argent ne soit pas en sûreté.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE

⁴ C'était le reproche que les anciens faisaient à cette ville, qu'ils appelaient proverbialement (Greek: Ephesia alexipharmaka.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Place publique

ADRIANA ET LUCIANA *entrent*

ADRIANA. – Ni mon mari ni l'esclave que j'avais chargé de ramener promptement son maître ne sont revenus. Sûrement, Luciana, il est deux heures.

LUCIANA. – Peut-être que quelque commerçant l'aura invité, et il sera allé du marché dîner quelque part. Chère soeur, dînons, et ne vous agitez pas. Les hommes sont maîtres de leur liberté. Il n'y a que le temps qui soit leur maître; et, quand ils voient le temps, ils s'en vont ou ils viennent. Ainsi, prenez patience, ma chère soeur.

ADRIANA. – Eh! pourquoi leur liberté serait-elle plus étendue que la nôtre?

LUCIANA. – Parce que leurs affaires sont toujours hors du logis.

ADRIANA. – Et voyez, lorsque je lui en fais autant, il le prend mal.

LUCIANA. – Oh! sachez qu'il est la bride de votre volonté.

ADRIANA. – Il n'y a que des ânes qui se laissent brider ainsi.

LUCIANA. – Une liberté récalcitrante est frappée par le malheur. – Il n'est rien sous l'oeil des cieux, sur la terre, dans la mer et dans le firmament, qui n'ait ses bornes. – Les animaux, les poissons et les oiseaux ailés sont soumis à leurs mâles et sujets à leur autorité; les hommes, plus près de la divinité, maîtres de toutes les créatures, souverains du vaste monde et de l'humide empire des mers, doués d'âmes et d'intelligences, d'un rang bien au-dessus des poissons et des oiseaux, sont les maîtres de leurs femmes et leurs seigneurs: que votre volonté soit donc soumise à leur convenance.

ADRIANA. – C'est cette servitude qui vous empêche de vous marier?

LUCIANA. – Non pas cela, mais les embarras du lit conjugal.

ADRIANA. – Mais, si vous étiez mariée, il faudrait supporter l'autorité.

LUCIANA. – Avant que j'apprenne à aimer, je veux m'exercer à obéir.

ADRIANA. – Et si votre mari allait faire quelque incartade ailleurs?

LUCIANA. – Jusqu'à ce qu'il fût revenu à moi, je prendrais patience.

ADRIANA. – Tant que la patience n'est pas troublée, il n'est pas étonnant qu'elle reste calme. Il est aisé d'être doux quand rien ne contrarie. Une âme est-elle malheureuse, écrasée sous l'adversité, nous lui conseillons d'être tranquille, quand nous l'entendons gémir. Mais si nous étions chargés du même fardeau de douleur, nous nous plaindrions nous-mêmes tout autant, ou plus encore. Ainsi, vous qui n'avez point de méchant mari qui vous chagrine, vous prétendez me consoler en me recommandant une patience qui ne donne aucun secours; mais si vous vivez assez pour vous voir traitée comme moi, vous mettrez bientôt de côté cette absurde patience.

LUCIANA. – Allons, je veux me marier un jour, ne fût-ce que pour en essayer. – Mais voilà votre esclave qui revient; votre mari n'est pas loin.

(Entre Dromio d'Éphèse.)

ADRIANA. – Eh bien! ton maître tardif est-il sous la main⁵?

DROMIO. – Vraiment, il est sous deux mains avec moi. C'est ce que peuvent attester mes deux oreilles.

ADRIANA. – Dis-moi, lui as-tu parlé? sais-tu son intention?

DROMIO. – Oui, oui; il a expliqué son intention sur mon oreille. Maudite soit sa main; j'ai eu peine à la comprendre!

LUCIANA. – A-t-il donc parle d'une manière si équivoque, que tu n'aies pu sentir sa pensée?

DROMIO. – Oh! il a parlé si clair, que je n'ai senti que trop bien ses coups; et malgré cela si confusément, que je les ai à peine *compris*⁶.

ADRIANA. – Mais, dis-moi, je te prie, est-il en chemin pour revenir au logis? Il paraît qu'il se soucie bien de plaire à sa femme!

DROMIO. – Tenez, ma maîtresse, mon maître est sûrement de l'ordre du croissant.

ADRIANA. – De l'ordre du croissant, coquin!

DROMIO. – Je ne veux pas dire qu'il soit déshonoré; mais, certes, il est tout à fait lunatique⁷. – Quand je l'ai pressé de venir dîner, il m'a redemandé mille marcs d'or. —*Il est temps de dîner*, lui ai-je dit. —*Mon or*, a-t-il répondu. —*Vos viandes brûlent*, ai-je dit. —*Mon or*, a-t-il dit. —*Allez-vous venir?* ai-je dit. —*Mon or*, a-t-il dit, *où sont les mille marcs que je t'ai donnés, scélérat?* —*Le cochon de lait*, ai-je dit, *est tout brûlé*. —*Mon or*, dit-il. —*Ma maîtresse, monsieur*, ai-je dit. —*Qu'elle aille se pendre ta maîtresse! je ne connais point ta maîtresse! au diable ta maîtresse!*

LUCIANA. – Qui a dit cela?

DROMIO. – C'est mon maître qui l'a dit. *Je ne connais*, dit-il, *ni maison, ni femme, ni maîtresse*. – En sorte que, grâce à lui, je vous rapporte sur mes épaules le message dont ma langue devait naturellement être chargée; car, pour conclure, il m'a battu sur la place.

ADRIANA. – Retourne vers lui, misérable, et ramène-le au logis.

DROMIO. – Oui, retourne vers lui, pour te faire renvoyer encore au logis avec des coups! Au nom de Dieu! envoyez-y quelque autre messenger.

ADRIANA. – Retourne, esclave, ou je vais te fendre la tête en quatre⁸.

DROMIO. – Et lui bénira cette croix avec d'autres coups; entre vous deux j'aurai une tête bien sainte.

ADRIANA. – Va-t'en, rustre babillard; ramène ton maître à la maison.

DROMIO. – Suis-je aussi rond avec vous que vous l'êtes avec moi, pour que vous me repoussiez comme une balle de paume? Vous me repoussez vers lui et lui me repoussera de nouveau vers vous. Si je continue longtemps ce service, vous ferez bien de me recouvrir de cuir⁹.

(Il sort.)

LUCIANA. – Fi! comme l'impatience rembrunit votre visage!

ADRIANA. – Il faut donc qu'il gratifie de sa compagnie ses favorites, tandis que moi je languis au logis après un sourire. Le temps importun a-t-il ravi la beauté séduisante de mon pauvre visage?

⁵ *At hand*, c'est-à-dire sur tes pas.

⁶ *Stand* et *under stand*. *Stand under*, être dessous et comprendre.

⁷ Nous avons traduit *horn mad* par: être de l'ordre du croissant, pour donner le sens de ce jeu de mots dont voici le texte: DROM. *My master is horn mad*, ADR. *Horn mad, thou villain!* DROM. *I mean not cuckold mad, but sure he is stark mad.*

⁸ *I will break thy pate a cross*, DROM. *And he will bless that cross with other beating.*

⁹ On comprend que *rond* est ici synonyme de *sphérique*.

Alors, c'est lui qui l'a flétri. Ma conversation est-elle ennuyeuse, mon esprit stérile? Si je n'ai plus une conversation vive et piquante, c'est sa dureté pire que celle du marbre qui l'a émoussée. Leur brillante parure attire-t-elle ses affections? Ce n'est pas ma faute: il est le maître de mes biens. Quels ravages y a-t-il en moi qu'il n'ait causés? Oui, c'est lui seul qui a altéré mes traits. – Un regard joyeux ranimerait bientôt ma beauté; mais, cerf indomptable, il franchit les palissades et va chercher pâture loin de ses foyers. Pauvre infortunée, je ne suis plus pour lui qu'une vieille surannée.

LUCIANA. – Jalousie qui se déchire elle-même! Fi donc! chassez-la d'ici.

ADRIANA. – Des folles insensibles peuvent seules supporter de pareils torts. Je sais que ses yeux portent ailleurs leur hommage; autrement, quelle cause l'empêcherait d'être ici? Ma soeur, vous le savez, il m'a promis une chaîne. – Plût à Dieu que ce fût la seule chose qu'il me refusât! il ne déserterait pas alors sa couche légitime. Je vois que le bijou le mieux émaillé perd son lustre; que si l'or résiste longtemps au frottement, à la fin il s'use sous le toucher; de même, il n'est point d'homme, ayant un nom, que la fausseté et la corruption ne déshonorent. Puisque ma beauté n'a plus de charme à ses yeux, j'userai dans les larmes ce qui m'en reste, et je mourrai dans les pleurs.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.